

« Le logiciel de l'Europe n'est plus du tout adapté »

Selon Pascal Bruckner, ce qui domine le monde aujourd'hui, ce n'est pas l'argent : ce sont les passions politiques, le fanatisme religieux, le réveil des empires, le nationalisme...

Pascal Bruckner

Pascal Bruckner est né en 1948. Il est titulaire d'une maîtrise de philosophie et d'un doctorat de lettres. Auteur d'une vingtaine d'ouvrages, il a obtenu le prix Médicis de l'essai pour « La tentation de l'innocence » (1995), le prix Renaudot pour son roman « Les voleurs de Beauté » (1997) et le prix européen du livre d'économie pour « Misère de la prospérité » (2002), tous publiés chez Grasset.

PARIS

DE NOTRE ENVOYÉ SPÉCIAL

Dans son nouvel essai, *La sagesse de l'argent*, qui sort mercredi prochain chez Grasset, Pascal Bruckner se penche sur cet étrange métal qui sert longtemps à la confection des pièces de monnaie. Que peut-on dire de l'argent ? Rien sans affirmer le contraire. L'antienne selon laquelle « il ne fait pas le bonheur mais y contribue » dit l'essentiel. Il est vil et noble, fiction et réalité, il sépare et relie les hommes, il fait peur quand il abonde et peur quand il manque. Un bien qui fait du mal et un mal qui fait du bien...

On entend souvent dire que l'argent et la finance gouvernent le monde. Mais là-dessus, vous n'êtes pas du tout d'accord. Pourquoi ?

Parce que c'est un pur phantasme d'économiste, c'est un rêve que partagent à égalité les conservateurs et les libéraux. Nous, Occidentaux, projetons dans les choses notre vision du monde. Ce qui domine, aujourd'hui, ce n'est pas l'argent : ce sont les passions politiques, le fanatisme religieux, le réveil des empires, le nationalisme.

Continuer à réciter le vieux catéchisme libéral - et antilibéral d'ailleurs - selon lequel une économie bien gérée permettrait de mettre le monde en ordre de marche et d'harmoniser l'ensemble des pays, c'est ne pas comprendre que l'Histoire est tragique. L'Europe est désarmée face à ce qui se passe parce que son logiciel n'est plus du tout adapté. L'Europe n'est qu'un marché, elle n'a pas de puissance politique, ni militaire. Et donc, c'est le ventre mou dans lequel s'engouffrent tous les groupes, les États qui veulent mettre fin à son existence : d'un côté, la Russie, qui a des ambitions impériales et de l'autre les djihadistes. Si ce n'est, peut-être, lors de la brève période entre la chute du Mur (en 1989) et le 11 Septembre (2001), ni le marché ni l'argent n'ont jamais dominé le monde. Alors, on a raison de protester contre les inégalités, mais continuer à dénoncer l'« argent roi », c'est ne pas comprendre qu'on est sorti de ce monde. Les passions politiques et surtout le ressentiment ont totalement modifié la donne. Nous raisonnons en termes économiques, alors que les problèmes sont politiques, symboliques et religieux.

La crise financière de 2008, dont nous n'arrêtons pas de payer les conséquences, a tout de même pour origine l'avidité de banquiers ivres de bénéfices et de dividendes...

*Bien sûr. Mais l'explication par la cupidité n'est qu'en partie vraie. Je pense que c'est malheureusement pire encore. Ce qui entraîne les traders, c'est l'envie du chaos. Il y a le vertige de voir l'argent disparaître, même si ça entraîne la ruine de millions de gens. On joue au bord du gouffre - avec l'argent des citoyens. Comme je l'avais écrit dans *La mélanco-**

lie démocratique en 1990, [la chute du Mur] ce n'est pas une victoire du capitalisme, c'est une défaite du communisme et nous allons payer très cher cette disparition de notre adversaire, qui avait quand même pour principale qualité pour nous de pointer nos défauts. Désormais, les capitalistes n'ont plus d'autres ennemis qu'eux-mêmes.

Les religions n'ont jamais été très nettes vis-à-vis de l'argent : les textes sacrés célèbrent l'ascétisme et la grandeur des pauvres, mais dans la Chrétienté comme dans l'Orient des Ottomans ou l'Inde des Moghols, les lieux de culte ont rapidement déployé un faste inouï...

Je pense qu'il n'y a qu'une seule religion qui prêche vraiment la pauvreté, c'est le catholicisme. C'est l'idée qu'on ne peut pas servir Dieu et Mammon, qu'il est plus difficile pour un riche d'aller au paradis que pour un chameau de passer par le chas d'une aiguille, etc. Mais le catholicisme est vraiment pris dans une contradiction et une schizophrénie absolues puisque, tout en prêchant le dénuement et l'ascétisme, pour que l'homme puisse rejoindre plus vite le royaume des cieux, le Vatican est devenu un gigantesque palais kitch rempli de dorures et de trésors, tandis que toute la hiérarchie catholique a vécu dans un luxe inouï - ce qui a suscité la réforme protestante. Laquelle Réforme, prétendant revenir aux origines des Évangiles, a paradoxalement revalorisé le travail. Donc, le mot d'ordre catholique, qui était celui écrit par Bossuet de « l'éminente dignité des pauvres » est devenu, avec le protestantisme, « l'éminente dignité du travail ». À partir de ce moment-là, le tra-

vail devient synonyme de la prière, et un bon chrétien doit accumuler de l'argent... mais à condition qu'il n'en profite pas. C'est le grand message calviniste : il faut se contenter de peu parce que l'argent n'est pas là pour qu'on le dépense, il est là pour attester du Salut, si tant est que Dieu nous sauve - à la différence du catholicisme en effet, dans le protestantisme, on n'a jamais la garantie du Salut. En ce qui concerne les œuvres d'art, je cite une phrase de Stendhal, qui dit qu'il préfère la corruption jésuite productrice de chefs-d'œuvre à la triste raison protestante productrice de dollars... Les églises doivent témoigner dans leur beauté du paradis. C'est pareil dans l'islam et dans le bouddhisme : on essaye, au moyen du sensible, de figurer l'ineffable et le magnifique que sera le paradis dans l'au-delà. Mais il y a des religions qui encensent la richesse. Pour le judaïsme, la richesse est un don de Dieu. Pour l'islam, Mahomet était un marchand, la richesse est un don de Dieu, mais, restriction importante : il y a l'aumône. Quiconque fait fortune doit immédiatement rendre une partie de ce qu'il a gagné ; il y a la main qui prend et la main qui rend.

L'argent a toujours suscité des passions très contradictoires aux mêmes époques, et cela depuis les débuts de la civilisation. Ainsi, dans sa République idéale, Platon abandonne le commerce aux non-citoyens, aux métèques, aux étrangers, car cette activité corrompt les âmes, alors que les sophistes prostituent la vérité, vendent leurs talents au plus offrant et deviennent « négociants en choses spirituelles »...

L'argent est à la fois une in-

vention géniale et c'est le miroir de nos passions. C'est sans doute pour cela que les tentatives d'abolition de l'argent n'ont jamais fonctionné, parce que l'argent reflète nos pulsions les plus nobles et nos pulsions les plus viles : c'est en ça qu'il est indispensable. Nous pouvons toujours nous décharger sur lui de nos propres bassesses. L'argent naît dans l'effroi, dans l'absence de Dieu : comme Moïse tarde à revenir du Sinai, les Hébreux construisent un Veau d'or. C'est une espèce d'idole de substitution. Plus pragmatiquement, si on n'est pas croyant, on peut y voir aussi le reflet de notre méchanceté...

Cette accusation de « sophisme » est aujourd'hui reprise par certains médias, qui accusent les intellectuels ou les artistes, de monnayer leurs conférences, de s'accrocher à leurs droits d'auteur...

Si on veut tuer la création, il n'y a qu'à abolir le droit d'auteur. Le droit d'auteur a été un formidable moyen pour tous les artistes de s'émanciper de la tutelle royale ou princière. Auparavant, les poètes, les peintres, les musiciens étaient pensionnés par la Cour, ou alors par des mécènes, des nobles – et dès lors subordonnés à la bonne volonté du monarque ou du riche qui les payaient. Grâce aux droits d'auteur, l'œuvre s'élargit à l'opinion publique et l'auteur est libre. Comme disait Beaumarchais : « Pour pouvoir créer, encore faut-il dîner. » Ce

qui est intéressant, c'est qu'aujourd'hui, il y a une nouvelle offensive contre le droit d'auteur, mené par les « Gafa » (Google, Apple, Facebook,

« Tant que je pouvais écrire des livres, les conditions matérielles m'étaient indifférentes »

Amazon) qui, au nom d'une prétendue démocratisation de la création, voudraient que les livres soient immédiatement accessibles. Alors qu'ils entendent surtout percevoir de l'argent en tant que « tuyaux ». C'est la première fois dans l'histoire que des compagnies privées essayent de tuer la création pour des intérêts purement particuliers. L'Europe, qui est en train de négocier avec les États-Unis sur ce sujet, doit absolument s'opposer à cette mesure catastrophique.

Dans votre essai, vous expliquez que vous avez longtemps vécu en cigale, certain que la chance vous gratifierait toujours de ses largesses. Vous n'avez jamais connu la pauvreté ?

La pauvreté, non. Je me suis toujours débrouillé. Tant que je pouvais écrire des livres, les conditions matérielles m'étaient indifférentes. J'ai fait plein de petits boulots. J'ai été gardien de nuit dans un garage, serveur dans un restaurant, piano bar, prof d'alphabétisation en entreprises...

Depuis 40 ans, je vis de mes livres.

Vous avez eu 20 ans en 1968, à une époque où le fric était la chose la plus vile du monde...

C'est vrai qu'à l'époque, beaucoup de jeunes gens protestaient contre le consumérisme, rêvaient d'un monde sans argent, sans marchandises, sans rapports mercantiles... Ils sont de retour aujourd'hui : ils sont

place de la République. C'est assez touchant mais en même temps, c'est quand même totalement déconnecté du monde. Je crois que ça dit beaucoup plus sur le malheur français que sur la réalité. Personnellement, je n'ai jamais été communiste, trotskiste ou maoïste. Je n'ai donc pas eu à me renier... J'étais curieux mais très peu politisé. Quant au rêve hippie, ce que j'aimais, c'était la vie collective, les rapports amoureux très faciles, et puis le départ, la fuite. Je l'ai fait, mais dix ans après, en partant systématiquement en Inde ou en Thaïlande, où on vivait pour trois fois rien pendant des mois.

En 2013, vous avez écrit un roman, « La Maison des anges » (Grasset), dans lequel un jeune cadre se retrouve à la rue... Cela vous hante, parfois ?

Oui, bien sûr. Non seulement ça me hante, mais ça hante les classes moyennes françaises et ça hante la France comme nation. C'est la peur du déclassement. En vieillissant, on devient beaucoup plus inquiet à propos de l'argent. D'abord parce que tous les gens qui nous entourent le sont eux-mêmes, et puis parce qu'on craint la double peine : la vieillesse et la pauvreté. J'ai vu mes propres parents finir

comme ça : une espèce de déchéance à la fois physique et financière.

Et si une société de placements panaméenne vous pro-

posait de faire fructifier vos économies loin du fisc français ?...

Si j'avais dû le faire, je l'aurais fait depuis longtemps. En fait, j'ai toujours été honnête par paresse. L'idée de rentrer dans des démarches administratives complexes, de m'inquiéter... Non. Je préfère payer mes impôts. Ça me fait mal au cœur, évidemment, comme tout le monde, même s'il faut contribuer à la marche du pays...

C'est compliqué de vivre de sa plume en 2016 ?

Le monde littéraire est un monde qui est en train de se prolétarianiser. De plus en plus de gens y gagnent à peine de quoi subsister. On reçoit, chez Grasset, des manuscrits nous suppliant de les publier pour avoir au moins quelque chose... C'est en cela qu'on voit que l'argent est éminemment libérateur. Il est libérateur parce qu'il permet d'échapper à soi-même, d'abord. Il permet d'élargir le champ du désir, le champ des possibles. Dans une certaine mesure, il rend l'impossible possible. Mais surtout, l'argent nous désincarcère du présent. Pour qui a fait, à un moment ou à un autre, l'expérience du manque, quand on n'a pas d'argent, on ne fait plus de projets. Comme l'expliquait Marx, on vit dans la reproduction simple au lieu de vivre dans la reproduction élargie. On est prisonnier de ses besoins. C'est la position la pire qui soit. ■

Propos recueillis par
WILLIAM BOURTON

terrorisme « Le djihadisme est un phénomène nihiliste et religieux »

Après nous avoir parlé durant une décennie du « désenchantement du monde », on s'inquiète désormais d'un « retour du religieux » ? Qu'en pensez-vous ?

Je pense que, chez nous en tout cas, il n'y a qu'une religion qui émerge : c'est l'islam – et depuis au moins 40 ans : Jacques Berque (titulaire de la chaire d'histoire sociale de l'islam contemporain au Collège de France de 1956 à 1981, NDLR) en parlait déjà dans les années 60. C'est l'islam qui, en tant que monothéisme sacrificiel, par réaction à la modernité et par réaction à un Occident qui est perçu comme dominateur, s'oriente spontanément – surtout l'islam sunnite – vers des formes radicales et violentes. Et en ré-émergeant de façon très violente, elle suscite en retour le réveil des autres religions. Avec cette différence fondamentale, c'est que l'islam frappe dans le monde entier, de la Californie à la Chine en passant par l'Afrique et l'Europe, alors que le réveil du nationalisme hindou ne concerne que la péninsule indienne, celui du bouddhisme touche la Birmanie et peut-être la Thaïlande, tandis que les pentecôtistes, jusqu'à présent, ne jettent pas des bombes partout... Le vrai souci, c'est le fanatisme islamique. Alors, est-ce que c'est un retour du religieux ? Non, je ne crois pas. Ni même un retour du spirituel. C'est un retour, peut-être, de la ritualisation. C'est parce que les idéologiques séculières ont complètement échoué – le marxisme, le socialisme, le nationalisme, dans le monde arabe – que la religion reprend le relais, comme une espèce de substitut spirituel. Mais je crains que cette solution ne devienne un problème à son tour.

Pour vous, dans les violences et les attentats qui ont endeuillé la France et la Belgique, la religion arrive en début ou en fin de chaîne ? Les djihadistes sont-ils des soldats de Dieu engagés dans une guerre sainte, ou de simples terroristes qui camouflent leur nihilisme sous un vernis religieux ?

Ce qu'il faut dire, d'abord, c'est que c'est un phénomène mondial : on ne peut pas

« Quand ils disent que c'est Dieu qui les envoie, quand ils crient "Allahu akbar", on croit que c'est du folklore »

le limiter à la France et à la Belgique. C'est simplement qu'aujourd'hui, c'est l'islam qui attire le plus la radicalité ; dans l'islam radical, c'est sa radicalité et sa violence qui séduisent une certaine jeunesse. C'est l'idée qu'ils vont trouver un salut dans la mort donnée et dans la mort reçue – puisqu'ils sont candidats au suicide. Alors, on peut trouver à ce phénomène toutes sortes d'explication sociologiques : les ghettos de banlieues, les pauvres... Mais malheureusement, ça ne correspond pas à la réalité. Ben Laden était milliardaire et on voit bien que dans les convertis au djihad qui sont partis en Syrie, il y a un grand nombre d'enfants de la classe moyenne. C'est un phénomène à la fois nihiliste et religieux. On embrasse religieusement une version nihiliste du Coran qui, malheureusement, est dominante aujourd'hui dans une partie du monde musulman, et dont les premières victimes sont les musulmans eux-mêmes.

La bonne explication est donc religieuse ?...

Oui. Et c'est au niveau de l'exégèse religieuse qu'il faudrait tenter quelque chose. Cela se fait déjà du reste : il y a des intellectuels, des imams, des ulémas qui prêchent une relecture du Coran. Mais en projetant sur ces phénomènes nos propres catégories occidentales, qui sont des caté-

gories sociologico-économiques, j'ai l'impression que nous faisons fausse route. Quand ils disent que c'est Dieu qui les envoie, quand ils crient « Allahu akbar », on croit que c'est du folklore, simplement parce que les gauches européennes sont incapables de penser le religieux.

Qu'est-ce qu'on fait dans ce tableau ?

D'abord, on résiste. Par tous les moyens. Et on se protège. Ensuite, on crée pour l'islam ce qui a été fait pour le judaïsme sous Napoléon : un nouveau Concordat. On crée les instituts de formation des imams en France, on expulse tous les imams douteux qui prêchent le salafisme et on ferme ces mosquées – c'est ce qui a été fait en Tunisie, pays pourtant musulman. Enfin, on applique la loi républicaine. Ce qui est bon pour les catholiques, les protestants, les juifs ou les orthodoxes doit être bon pour les musulmans. Il n'y a pas de raison qu'une religion soit exemptée des droits et des devoirs qui s'appliquent à toutes les autres. Mais c'est un travail de très longue haleine. Du reste, pour une large part, ça ne dépend pas de nous. On doit se protéger et tenter d'influencer les masses musulmanes chez nous, mais la conversion de l'islam à la tolérance et la fin de la discorde entre chiites et sunnites, analogue à ce qu'a été la discorde entre catholiques et protestants, ne dépend absolument pas de nous. Cela a pris quatre siècles pour le catholicisme, cela peut prendre encore des siècles pour l'islam. Mais là, on est loin de l'argent. C'est là qu'on voit l'impuissance de la logique financière ou de la logique économique à régler ces problèmes. Le djihadiste n'est pas fruit de la pauvreté. Où est né le djihad ? En Arabie Saoudite, un pays qui a croulé sous les pétrodollars et qui finance cette horrible doctrine qui est le wahhabisme, qui prône la haine des femmes, la haine de la liberté, la haine de l'esprit critique... L'argent n'est pas un faiseur de miracle. On a tort de le minimiser, mais on a tort aussi de le surestimer. ■

Propos recueillis par W. B.